

## Sur la découverte de la nouvelle isle de Cythère ou Taïti.

---

Lettre de Commerson sur la découverte de la nouvelle isle de Cythère ou Taïti, publiée dans le *Mercure de France* du mois de novembre 1769, pp.197-207.

Il s'agit en fait du post-scriptum d'une lettre de Commerson à l'astronome Lalande du 15 février 1769, texte qui n'était pas destiné à être publié.

Dans une lettre de Commerson au curé Beau (Base-docu => 16 février 1772), on trouvera un long commentaire de Commerson, suite à la publication du post-scriptum de sa lettre du 15 février.

Cette publication eut un grand retentissement, elle propageait les idées de J.J. Rousseau sur l'homme naturellement bon, (« hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans dissensions ») et donna l'envie de découvrir les parties encore inconnues du globe, alors même que l'expédition autour du monde de Bougainville n'avait pas, par ailleurs, rapporté des découvertes bien sensationnelles.

---

*LETTRE de M. Commerson, docteur en médecine, & médecin botaniste du Roi à l'Isle de France, le 15 Février 1769.*

### SUR LA DÉCOUVERTE DE LA NOUVELLE ISLE DE CYTHÈRE OU TAÏTI.

Le voyage que j'ai entrepris avec M. de Bougainville, autour du monde, pour le progrès de l'Histoire Naturelle, m'a fourni la matière d'un nombre immense d'observations : mais parmi les choses singulières & qui doivent le plus intéresser le public, il n'y a rien de plus remarquable que la découverte d'une Isle nouvelle de la mer du Sud, d'où M. de Bougainville a emmené un des principaux habitans.

Cette Isle me parut telle, que je lui avais déjà appliqué le nom d'*Utopie* ou de *fortunée*, que Thomas Morus avait donné à sa République idéale: je ne savais pas encore que M. de Bougainville l'avait nommée la *nouvelle Cythère*, & ce n'est que postérieurement encore qu'un des princes de cette nation, (celui que l'on a conduit en Europe) nous a appris qu'elle était nommée TAÏTI, par ses propres habitans. Le nom que je lui destinais convenait à un pays, le seul peut-être de la terre, où habitent des hommes sans vices, sans préjugés, sans besoins, sans dissensions.

Nés sous le plus beau ciel, nourris des fruits d'une terre qui est féconde sans culture, régis par des pères de famille plutôt que par des Rois, ils ne connaissent d'autre Dieu que l'amour ; tous les jours lui sont consacrés, toute l'isle est son temple, toutes les femmes en sont les idoles, tous les hommes les adoreurs. Et quelles femmes encore ! Les rivales des Géorgiennes pour la beauté, & les sœurs des Grâces sans voile. La honte ni la pudeur n'exercent point leur tyrannie ; la plus légère des gazes flotte toujours au gré du vent & des désirs. L'acte de créer son semblable est un acte de religion ; les préludes en sont encouragés par les vœux & les chants de tout le peuple assemblé, & la fin est célébrée par des applaudissemens universels ; tout étranger est admis à participer à ces heureux mystères ; c'est même un des devoirs de l'hospitalité que de les y inviter, de sorte que le bon Taïtien, jouit sans cesse ou du sentiment de ses propres plaisirs, ou du spectacle de ceux des autres. Quelque censeur austère ne verra peut être en cela qu'un débordement de mœurs, une horrible prostitution, le cynisme le plus effronté ; mais n'est-ce point l'état de l'homme naturel, né essentiellement bon, exempt de tout préjugé, & suivant sans défiance comme sans remords, les douces impulsions d'un instinct toujours sûr, parce qu'il n'a pas encore dégénéré en raison.

Une langue très-sonore, très-harmonieuse, composée d'environ quatre ou cinq cens mors indéclinables & inconjugables, c'est-à-dire sans aucune syntaxe, leur suffit pour rendre toutes leurs idées, & pour exprimer tous leurs besoins. Noble simplicité qui n'excluant ni les modifications des tons, ni la pantomime des passions, les garantit de cette superbe pathologie que nous appelons la richesse des langues, & qui nous fait perdre dans le labyrinthe des mots, la netteté des perceptions & la promptitude du ju-

gement. Le Taïtien, au contraire, nomme son objet aussi-tôt qu'il l'aperçoit. Le ton dont il a prononcé le nom de cet objet, a déjà rendu la manière dont il en est affecté. Peu de paroles font une conversation rapide. Les opérations de l'âme, les mouvemens du cœur sont isochrones avec le remuement des lèvres. Celui qui parle, & celui qui écoute sont toujours à l'unisson. Notre Prince Taïtien qui depuis sept ou huit mois qu'il était avec nous, n'avait pas encore appris dix de nos paroles, étourdi le plus souvent de leur volubilité, n'avait d'autre ressource que celle de se boucher les oreilles, & de nous rire au nez.

Ce n'est point ici une horde de sauvages grossiers & stupides ; tout chez ce peuple est marqué au coin de la plus parfaite intelligence. Leurs pirogues sont d'une construction qui n'a point de modèle connu, leur navigation est dirigée par l'inspection des astres, leurs cases sont vastes, de forme élégante, commodes & régulières ; ils ont l'art, non pas de tisser fil à fil de la toile, mais de la faire sortir subitement toute faite de dessous le battoir, & de la colorer de gouttes de pourpre. Les arbres fruitiers y sont judicieusement espacés, dans des champs qui ont tout l'agrément de nos vergers, sans en avoir l'ennuyeuse symétrie ; tous les écueils de leurs côtes, sont balisés & éclairés de nuit, en faveur de ceux qui tiennent la mer ; toutes leurs plantes sont connues, & distinguées par des noms qui vont jusqu'à en indiquer les affinités ; les instrumens de leurs arts, quoique tirés des matières brutes, sont dignes cependant d'être comparés aux nôtres par le choix des formes, & la sûreté de leurs opérations.

Avec quelle industrie ne traitaient-ils pas déjà le fer, ce métal si précieux pour eux qui ne le tournent qu'en des usages utiles, si vil pour nous qui en avons fait les instrumens du désespoir & de la mort ! Avec quelle horreur ne repoussaient-ils pas les couteaux & les ciseaux que nous leur offrons, parce qu'ils semblaient deviner l'abus qu'on en pouvait faire ! Avec quel empressement au contraire, ne sont-ils pas venus prendre les dimensions de nos canots, de nos chaloupes, de nos voiles, de nos tentes, de nos barriques, en un mot de tout ce qu'ils ont cru pouvoir avantageusement imiter !

Nous avons admiré la simplicité de leurs mœurs, l'honnêteté de leurs procédés, surtout envers leurs femmes qui ne sont nullement subjuguées chez eux comme chez les sauvages, leur philadelphie [*sic*] entre eux tous, leur horreur pour l'effusion du sang humain, leur respect idolâtre pour leurs morts qu'ils ne regardent que comme des gens endormis, enfin leur hospitalité pour les étrangers.

On a admis leurs chefs à nos repas ; tout ce qui a paru sur les tables a excité leur curiosité. Ils ont voulu qu'on leur rendit raison de chaque plat. Un légume leur semblait-il bon, ils en demandaient aussitôt de la graine ; en la recevant, ils s'informaient où, & comment il fallait la planter, dans combien de tems elle viendrait en rapport. Notre pain leur a paru excellent, mais il leur a fallu montrer le grain dont on le faisait, les moyens de le pulvériser, la manière de mettre la farine en pâte, de la faire fermenter & de la cuire. Tous ces procédés ont été suivis & saisis dans le détail ; le plus souvent même il suffisait de leur dire la moitié de la chose, l'autre était déjà prévue & devinée. Leur aversion pour le vin & les liqueurs était invincible. Hommes sages en tout, ils reçoivent fidèlement des mains de la nature leurs alimens & leurs boissons ; il n'y a chez eux ni liqueurs fermentées, ni pots à cuire : aussi n'a-t-on jamais vu de plus belles dents, ni de plus belle carnation. Il est bien dommage que le seul homme qu'on puisse montrer de cette nation, en soit peut-être le plus laid ; qu'on se garde bien d'en juger sur cette montre ; mais si je suis obligé de le déprécier à cet égard, je lui dois rendre la justice, qu'il mérite d'être étudié & connu ; individu vraiment intéressant, digne de toutes les attentions du ministère, & auquel il est même dû, à titre de justice, bien des dédommagemens pour tous les sacrifices volontaires qu'il nous a faits dans l'enthousiasme de son attachement pour nous.

On demandera sans doute de quel continent, de quel peuple sont venus ces insulaires ? Comme si ce n'était que d'émigrations en émigrations que les continens, & les isles eussent pu se peupler. Comme si l'on ne pouvait pas dans l'hypothèse même des émigrations, qu'on ne sçaurait se dispenser d'admettre de tems en tems, supposer par toute terre un peuple primitif, qui a reçu & incorporé le peuple émigrant, ou qui en a été chassé, ou détruit. Pour moi en ne considérant cette question qu'en Naturaliste, j'admettrais volontiers, partout, ces peuples *Protoplastes*, dont malgré les révolutions physiques arrivées sur les différentes parties de notre globe, il s'est toujours conservé au moins un couple sur chacune de celles qui sont restées habitées, & je ne traiterais qu'en historien des révolutions humaines, toutes ces émigrations vraies ou prétendues ; je vois, d'ailleurs, des races d'hommes très-distinctes. Ces races mêlées ensemble ont bien pu produire des nuances ; mais il n'y a qu'un mythologiste qui puisse expliquer comment le tout serait sorti d'une souche commune : ainsi je ne vois pas pourquoi les bons

Taïtiens, ne seraient pas les propres fils de leur terre, je veux dire descendus de leurs aïeux toujours Taïtiens, en remontant aussi haut que le peuple le plus jaloux de son ancienneté. Je vois encore moins à quelle nation il faudrait faire honneur de la peuplade de Taïti, toujours maintenue dans les termes de la simple nature. Une société d'hommes une fois corrompue, ne peut se régénérer en entier. Les Colonies portent partout avec elles les vices de leur métropole. Que l'on trouve de l'analogie dans la langue, dans les mœurs, dans les usages de quelque peuple voisin, ou éloigné de Taïti, je n'aurai rien à répliquer, dans ce cas encore la question ne serait que rétorquée, & non pas résolue. Je forme seulement une conjecture que je soumets bien volontiers à ceux qui se plaisent à discuter ces sortes de sujets. Je trouve dans sa langue Taïtienne quatre ou cinq mots dérivés de l'Espagnol, entr'autres celui d'*haouri*, qui vient évidemment d'*hierro*, fer, & *Mattar*, *Matté*, qui veut dire tuer ou tué. Seraient-ce quelques Espagnols échoués dans les premières navigations de la mer du Sud, qui leur auraient fourni ces mots en leur donnant la première connaissance de la chose ? La langue Taïtienne serait-elle donc aussi glorieuse de n'avoir point eu jusqu'alors de mot propre à exprimer l'action de tuer, que les anciennes loix de Lacédémone de n'avoir point prononcé de peine contre le parricide pour n'en avoir pas imaginé la possibilité. Si l'on m'admettait cette supposition, que je ne voudrais cependant pas faire au préjudice d'une nation que je respecte, j'en tirerais bientôt l'explication de quelques usages, & de l'origine de quelques animaux, qui me semblent empruntés des Européens. Ce serait ainsi qu'une chienne & une truie, pleines, auraient procuré à cette Isle la race des cochons, & des petits chiens d'Europe. Ce serait ainsi que l'art de mailler des tramails, ou filets à poisson, & de les monter comme nous, la pratique de la saignée faite avec des esquilles de nacre, aiguisés en forme de lancettes, la ressemblance de leurs sièges avec ceux que nos menuisiers font très bas sur quatre pieds & sans dossier pour les enfans, leurs cordes, leurs lignes faites de fibres de végétaux, leurs tresses de cheveux, leurs paniers, leurs haches, faites en forme d'herminette, leurs pagnes passées au cou des hommes, en forme de dalmatique, leur passion pour les pendans d'oreilles & les bracelets, & quelques autres usages, qui pris distributivement n'établissent rien, indiqueraient collectivement une suite d'imitations de modes Européennes : enfin le peu de fer échappé au naufrage aurait depuis lors été détruit par la rouille, en sorte qu'il n'est pas surprenant que nous n'en ayons pas trouvé les moindres vestiges ; mais la tradition & le nom quoiqu'un peu corrompu s'en seraient conservés ; si mieux on n'aime supposer qu'une isle éloignée d'environ cent ou deux cens lieues, avec laquelle le prince Taïtien nous a assuré qu'ils communiquaient ne leur ait donné ces notions sans qu'ils ayent jamais eu aucune communication immédiate avec les Européens.

Je ne quitterai pas ces chers Taïtiens sans les avoir lavés d'une injure qu'on leur fait en les traitant de voleurs : il est vrai qu'ils nous ont enlevé beaucoup de choses, cela même avec une dextérité qui ferait honneur au plus habile filou de Paris ; mais méritent-ils pour cela le nom de voleurs ? Qu'est-ce que le vol ? C'est l'enlèvement d'une chose qui est en propriété à un autre, il faut donc pour que l'un se plaigne justement d'avoir été volé, qu'il lui ait été enlevé un effet sur lequel son droit de propriété était préétabli & avoué ; mais ce droit de propriété est-il dans la nature ? Non ; il est de pure convention. Aucune convention n'oblige, à moins qu'elle ne soit connue & acceptée. Le Taïtien qui n'a rien à lui, qui offre & donne généreusement tout ce qu'il voit désirer, ne l'a point connue ce droit exclusif ; donc l'acte d'enlèvement qu'il nous fait d'une chose qui excite sa curiosité, n'est, selon lui qu'un acte d'équité naturelle par lequel il sçait nous faire exécuter ce qu'il exécuterait lui-même. C'est une inverse du talion, par lequel on s'applique tout le bien qu'on aurait fait aux autres. Notre prince Taïtien était un plaisant voleur, il prenait d'une main un clou, ou un verre, ou un biscuit, mais c'était pour le donner de l'autre au premier des siens qu'il rencontrait, en leur enlevant canards, poules & cochons, qu'il nous apportait. J'ai vu la canne d'un officier levée sur lui, comme on le surprenait dans cette espèce de supercherie dont on n'ignorait pas le motif généreux. Je me jettai avec indignation entre deux au hazard d'en recevoir le coup moi-même : telle est l'âme dure de la plupart des marins, sur laquelle Jean-Jacques Rousseau place si plaisamment un point de doute, & d'interrogation.

Je joins ici un double de l'inscription que j'ai laissée dans cette isle, gravée sur des médaillons de plomb, dans l'isle de Taïti : ne l'examinez point, Monsieur, avec la scrupuleuse rigueur des critiques en style lapidaire. Si on y reconnaît seulement l'expression d'une âme touchée & reconnaissante, j'ai rempli le but que je me proposais.

\*

[Suit l'inscription latine : *Bona sua fortuna, gallorum navigantium duae cohortes*, etc.]

\* \* \*